

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilleton de la 2^e semaine de Pâques
Mercredi 22 avril 2020

Albert Bessières, s. j.
(1877-1952)

Récits et expériences
eucharistiques (4)

« INTROÏBO... »

Les contemporains du renouveau eucharistique inauguré par saint Pie X ont dû affronter la terrible épreuve de la Première guerre mondiale (1914-1918). Beaucoup y ont trouvé la mort.

Nous pourrions estimer leurs efforts vains et leur générosité inutile, si nous ignorions la comparaison évangélique du grain jeté en terre : « *Amen, amen, je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* » (Jn 12, 24).

Dans son récit « *Introïbo...* », d'abord publié dans la collection *Pro Hostia*¹ et dédié à sa mère, le Père Albert Bessières, s. j., (1877-1952) dresse un émouvant tableau de générosités et de sacrifices qui peuvent passer pour des échecs aux yeux des hommes, mais que la souffrance unie à la Passion du Christ a rendus mystérieusement féconds.

Avec gratitude, nous prions aux intentions du Père François-Xavier Dumortier, ancien Provincial de France de la Compagnie de Jésus, qui m'avait autorisé, par courrier du 13 janvier 2009, à entreprendre la réédition imprimée ou électronique de ces récits.

Abbé Marc-Antoine Dor,
Recteur, membre de l'Association « Totus Tuus »

¹ Publié par l'Apostolat de la Prière (Toulouse) et la Maison Bleue (Paris) et muni du *Nihil obstat* (donné par P. Castillon) et de l'*imprimatur* (donné à Toulouse, le 30 octobre 1917 par F. Saleich, vicaire général), le récit est repris (pp. 117-164) dans le recueil *Les ouvriers de la moisson* (Casterman, Tournai), muni du *Nihil obstat* (donné à Toulouse, le 1^{er} juillet 1920 par F. Cavallera, cens. dep.) et de l'*Imprimatur* (donné à Toulouse, le 1^{er} juillet 1920 par F. Saleich, vicaire général).

« INTROIBO... »

A Ma Mère

Albert Bessières

I. - LA RÉCOLTE DES TRUFFES

Il neige dans les « Garrigues », il neige sur les « Causses » et les « Planes ». Oh ! ce n'est pas cette neige fine et sèche qui met la joie au cœur, la jolie neige avec laquelle on fait des boules et des bonshommes blancs sur la place, non, mais la neige méchante mêlée de pluie qui glace jusqu'aux os.

La vieille Mariannou est sortie quand même, son goret en laisse, pour chercher des truffes dans la « Garrigue ».

Les chênes n'ont plus de feuilles, sauf quelques-unes que l'hiver a oubliées et qui frissonnent dans le vent. Oui, elles ont bien froid, les dernières feuilles.

Mariannou dit son chapelet, en montant le « Pech » par le sentier qui fait des Z le long des murs de pierre sèche.

J'arrivais de Belgique et, le bréviaire sous le bras, je montais saluer les vieux coteaux, les vieilles pierres, tout ce parfum qui grise... celui de la patrie retrouvée après les longs jours d'exil...

- Comment va la truffe, Mariannou ?

- Oh ! pas fort, Monsieur le Père. La semaine dernière j'ai fait tout le coteau pour en avoir quatre livres à la foire de Gourdon.

C'est une perdition. Les truffiers ont la maladie... après la vigne. Si ça continue, « il faudra mettre les dents dans les trous de la muraille ».

Le Bon Dieu nous punit, on jure trop dans le pays.

Té, té « ménut »...

Le « ménut » est un jeune goret dressé à la recherche des truffes.

- Allons, dépêche-toi où est-elle ?

Le cochon tire sur la corde, en grognant, et le groin à terre, trottine d'un chêne à l'autre. Il va trop vite pour les pauvres jambes de Mariannou, dont les sabots de noyer traînent une semelle d'argile et de neige. Le goret s'est immobilisé devant un chêne rabougri aux branches très basses où tremblent trois feuilles mortes... La truffe est là, annoncée par un grognement décisif : « NNeû, neû, neû »... Un coup de groin à droite, un coup de groin à gauche, puis, en avant... Le museau, piquant des deux, soulève cailloux et mottes de neige parmi les racines de thym et de serpolet. Un deuxième grognement plus péremptoire : « Neû »... Voici la truffe.

Brusquement, Mariannou a tiré sur la laisse, pris le collier à pleines mains...

Té, té...

C'est une poignée de maïs qu'elle lui jette, un peu loin, pour le distraire...

Un coup de « lancil » a fait émerger la truffe blottie entre deux radicelles... Une belle truffe noire, bosselée, craquelée comme un caillou d'antracite, veinée d'or et de neige. Pourtant, Mariannou l'a soupesée avec un soupir :

- Tenez, elles sont toutes comme cela, cette année.

Voyez, elle est passée.

En effet, sur l'écorce bourgeonnée, on voit une plaie inquiétante.

- Il n'y en a pas la moitié de « saines », Monsieur le Curé.

Heureusement, en voilà deux petites.

Celles-ci ont meilleure apparence. Deux jolies billes de jais, fermes et lisses, sentant la bruyère fraîche.

Le goret a fini son dernier grain de maïs et dessine une marche offensive vers la gibecière aux truffes, grognant de colère... Un coup de lancil sur le museau. Le voilà calmé.

- Il est méchant, votre animal, Mariannou ?...

- Non il n'est que gourmand ; pourtant, il ne se gênerait pas pour me mordre. Vous comprenez, il voudrait sa truffe, c'est meilleur que mon maïs... mais cela n'est pas fait pour lui.

- Té, té...

Le « ménut » continue à explorer le terrain, s'orientant, le nez au vent, parmi les souches mortes, relevant la tête pour flairer une truffe lointaine...

- Comment avez-vous dressé votre ouvrier, Mariannou ?

- C'est pas difficile ; je l'ai « agourmandi » à la truffe, maintenant, il en veut toujours.

D'abord, je lui donnai quelques épluchures, il y prit goût, alors je cachai une truffe sous une pierre, il la sentit et renversa la pierre pour l'avoir. Puis je fis un trou dans la terre avec une truffe au fond, il la devina et creusa la terre... Je recommençai pendant plusieurs jours, en faisant le trou toujours plus profond... Il était dressé, maintenant, il n'y a pas de meilleur chercheur dans tout Saint-Vincent. Il les sent de quinze mètres.

- De sorte que vous imitez le diable, Mariannou, lorsqu'il tente les pauvres pécheurs. Vous faites venir la tentation à votre goret, puis quand la truffe est là, au bout de son nez... vous la lui volez.

- Pardi !

- Et cela ne le décourage jamais de recommencer ?

- Que non ! Il est comme les pauvres « peccadous » qui, eux aussi, recommencent toujours... « Pécaïré ! » Si encore le diable leur donnait un peu de maïs, mais il ne leur donne que la perdition après qu'ils ont bien travaillé pour lui...

Une bourrasque de neige et de grésil balaya toute la « garrigue » emportant les dernières feuilles vers le fond des « combes ».

La vieille Mariannou grelotta sous sa robe de futaine noire, comme une prunelle d'hiver au bord d'un buisson. Elle serra son fichu autour de son cou gercé ainsi qu'une antique souche d'auxerrois, frotta ses mains pleines de glaise et de neige.

- Ah ! Monsieur, ce n'est pas un métier pour une vieille comme moi de courir, par ce temps, les « planes » et les « garrigues » d'un angélus à l'autre... Mais tout ça, c'est pour lui...

- Pour qui donc, Mariannou ?

- Eh ! pour notre abbé, pour Louisou.

Les prêtres se font rares, les riches n'en donnent plus, il faut que les pauvres en donnent, autrement on mettra bientôt les clefs sous la porte des églises, et alors on n'aura plus de bon Dieu, on n'aura plus de messe, plus de sacrements, et on s'en ira au cimetière tout seul, comme les bêtes... Oui, il paraît que, si ça continue, il n'y aura bientôt qu'une messe pour trois villages. On fermera aux Roques et à Cournou... alors ce sera la fin de la fin, Monsieur le Père... Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'on s'habitue... Avec toutes ces écoles on en voit partout maintenant qui font la forte tête, qui sont fiers de vivre et de mourir comme notre « ménut », sauf votre respect... Alors, je leur ai donné Louisou, ça fera toujours un de plus.

Je ne le verrai pas dire sa messe, car je me fais vieille, mes jambes n'en veulent plus, mais je le regarderai bien du ciel, allez.

Il achève d'apprendre à Gourdon ; je vais le voir les jours de marché, quand je porte la truffe.

Est-ce que vous vous rappelez Louison ?

- Oui, un peu... Je l'ai vu plusieurs fois avant de partir pour la Belgique... Un grand blond, avec des yeux très clairs...

- Il était venu tard, l'année même de la mort de mon pauvre mari, « le Cadet », que Dieu ait son âme ! moi, j'étais après la quarantaine.

Nous l'avions demandé longtemps à Notre-Dame de Bon-Secours... Son père est parti avant de lui entendre dire : « papa ». Ah ! je m'en suis fait du mauvais sang ! Je n'avais pour nourrir mon petit que mes journées de couturière et la petite vigne de « l'Hort » qui me donnait un tonneau de vin et deux quarts de noix... Enfin, j'ai fait les bouchées plus petites...

Lui, c'était son père, solide comme un chêne, et puis apprenant tout ce qu'il voulait. Il passa premier au certificat d'études ; alors l'instituteur vint me trouver : - Mariannou, votre Louis a bonne tête, il faut le faire apprendre ; pour sûr qu'il arrivera à son brevet. Nous en ferons un instituteur. L'école supérieure est à un kilomètre, ce sera sans aucune dépense...

Moi je répondis : « non ». Louisou ferait un bon travailleur, comme son père. J'avais peur à cause des idées qu'ils ont maintenant ces jeunes instituteurs. Ils se croient « la mère des mouches » et ne mettent jamais les pieds à l'église. J'aurais mieux aimé Louisou mort que le voir ainsi.

Alors tous les parents m'ont persécutée :

- Tout ça c'est des idées de vieille ! Tu n'as pas le droit d'empêcher Louisou de se faire une situation. Plus tard, il ne te pardonnera pas...

Je n'en dormais plus. « Je mangeai mon sang tout cru », comme on dit, et je n'en finissais pas de dire des chapelets à Notre-Dame de l'Ile, à Notre-Dame de Bon-Secours pour qu'elle me tire de là.

Un dimanche matin, je me rappelle cela comme si c'était d'hier ; on était au mois d'avril, les deux amandiers de l'hort étaient en fleurs ; je venais de communier, à la première messe, pour y voir un peu plus clair, mais c'était de plus en plus obscur, tellement que j'en pleurais, au fond de la chapelle des âmes du purgatoire. M. le Curé m'appelle à la sacristie.

- Maria, que voulez-vous faire de Louis ?

- Eh ! Monsieur le Curé, vous le savez bien, un bon chrétien, s'il y a moyen, mais plus nous avançons, plus c'est difficile.

- Si nous en faisons un prêtre, Maria, seriez-vous contente ?

Miséricorde ! cela me fit un coup dans le cœur comme si j'avais vu le bon Dieu. Je me mis à pleurer sans savoir pourquoi.

- Si je serais contente ! Mais ce n'est pas pour nous cela, Monsieur le Curé, il faut être riche pour faire un prêtre et vous savez que c'est tout juste si on joint les deux bouts...

- Nous arrangerons tout cela, Maria. Voilà longtemps que j'ai cette idée. Je ne puis pourtant pas m'en aller dans mon éternité sans avoir fait un prêtre. Surtout que Monseigneur n'en a plus. Moi, je vieillis, il faut que je me trouve un successeur. Si les riches voulaient ! Mais, ils ne veulent guère plus donner leurs enfants. Ils n'en ont pas assez, ils les gardent... Alors, c'est aux pauvres...

- Monsieur le Curé, si vous croyez que c'est la volonté du bon Dieu, on fera ce qu'on pourra...

- Oui, Louis a bonne tête, bon cœur, il est le seul de son âge à communier tous les dimanches. Je lui ai déjà parlé. Il serait heureux de devenir prêtre. Pour les frais, je me charge de tout. On me passera la pension à cent cinquante francs. C'est encore beaucoup ; le denier du culte rentre mal, j'essaye de me rattraper avec mes abeilles, tout ça ne va pas loin... On se privera tous un peu. Vous donnerez ce que vous pourrez : le trousseau, le petit argent de poche... Moi, je vais le pousser pour l'envoyer en troisième ou en seconde. Ce sera autant de pris. Vous me l'enverrez demain.

Ah ! Monsieur, il a fallu travailler dur. Mes yeux n'y voient plus assez pour la couture, je me suis mise aux truffes pour faire quelques sous. Maintenant Louisou finit d'étudier. Il va entrer au grand séminaire de Cahors. Il faut songer à la soutane, c'est une grosse affaire et la truffe ne donne pas, les noyers non plus. La vigne coûte plus qu'elle ne rapporte : aujourd'hui le sulfatage, demain le souffrage, après-demain le binage... Enfin on est tout de même content de travailler pour quelque chose qui en vaille la peine. Té, té, ménut, continuons...

*

* *

Il y a de la neige dans les « garrigues », il y a de la neige sur les « causses », de l'Angélus du matin à l'Angélus du soir. Il y a de la neige sur les tuiles rouges du clocheton de Bon-Secours, sous les vieux noyers vêtus de mousse et de lichens au bout du pech. Il y a

de la neige sur le porche sculpté de la vierge des marinières, Notre-Dame de l'Île, là-bas parmi les peupliers nus, au milieu du Lot dont les eaux sont jaunes...

Il n'y a plus de prêtres, Mariannou... Il faut que les pauvres soient généreux... Encore une heure de jour, encore une heure de travail avant que la cloche ne dise dans la nuit : « Assez peiné, prions maintenant ». Alors tu prieras, la nuit venue pour que l'autre, la vraie nuit, ne descende pas tout à fait sur nos clochers... Car ce serait la grande nuit s'il n'y avait plus de prêtres dans nos églises, plus de bon Dieu dans nos tabernacles, plus de foi dans nos âmes. En ce temps-là nous comprendrions ce que valait la lumière. Ton beau pays, Mariannou, ton pays de vignes et de froment, de clair soleil et de chansons, ton beau pays de chênes et de soldats, ton Quercy, ne serait plus qu'un tombeau.

S'il ne donnait plus de prêtres, il ne donnerait plus de berceaux, car le prêtre, c'est la foi, et la foi seule c'est la vie... Vois, déjà les églises se ferment parce qu'elles n'ont plus de prêtres, et les vieilles maisons se ferment aussi parce qu'elles n'ont plus d'enfants, et les coteaux perdent leur gloire parce qu'ils n'ont plus d'ouvriers.

Les sèves s'en vont, les âmes se vident, les patries s'épuisent, les frontières chancellent... il faut des âmes simples et magnifiques comme la tienne, Mariannou, pour comprendre ces grandes choses,

II. - L'ANGELUS DU SOIR

Elle n'est plus jeune Mariannou et ses jambes sont très vieilles. A courir les « garrigues » et les « causses », elles se sont usées. Il a fallu leur donner deux béquilles, et encore ainsi secondées ne peuvent-elles plus descendre l'escalier de pierre qui est devant la maison et dont les marches ont été soulevées par les racines d'un jeune frêne. Elle peut encore marcher jusqu'à « l'hort » qui est de plain-pied avec la porte et faire sa visite quotidienne à la vigne. Une belle vigne d'aramons et d'auxerrois avec quelques plants de « tardif » pour donner du montant au vin, et deux virées entières de muscat blanc.

C'est par les muscats que la promenade commence toujours. Quel bon vin de messe, quand Louisou sera prêtre ! Aussi il faut les souffrir trois fois, la « brume blanche » en veut aux muscats. On est déjà passé deux fois, une première en mai, à la naissance du raisin, une deuxième en juin pour la floraison. Maintenant voici venir la Saint-Pierre. Tous les muscats sont en fleurs ; les grappes rondes et courtes sont comme un nuage d'or sous les feuilles vertes où le sulfate de cuivre met des veines bleues.

Les abeilles ont senti le parfum d'ambre des fleurs nouvelles et sont descendues en essaim du bout de « l'hort » où il y a trois ruches sous le lierre.

Mariannou est contente de ses muscats, ils la consolent un peu de ses chagrins... car elle a bien du chagrin. Voilà trois mois qu'elle n'a pu descendre à l'église. Tous le mois de Marie, le mois du Sacré Cœur se sont faits sans elle. Pas même la messe du dimanche. Ah ! elle est bien privée.

Tout de même, près de la fenêtre qui s'ouvre sur la prairie et le ruisseau, Mariannou a dressé son mois de Marie... Les pinsons du jardin, qui la connaissent bien, viennent de grand matin joindre leurs Alléluias aux Ave de Mariannou.

Le grand sureau qui pousse sous la fenêtre depuis cent ans, étend ses fleurs, larges comme des mains, au-dessus de l'autel de papier... Il faudrait se pencher pour voir d'ici l'église de Saint-Vincent, mais on aperçoit très bien la « Capelette » de Bon-Secours dont le clocheton est un point rouge sur les noyers verts... On entend très bien l'Angélus descendre sur les maisons qui s'étagent, se mêlent parmi les auvents de bois vermoulus et les pignons ruineux dont l'argile blanche mêlée de paille, sèche au soleil comme une rangée de nids d'hirondelles au bord d'un toit... Oui l'Angélus s'entend bien, car les maisons gardent le silence.

Elles se taisent, les vieilles maisons, parce que les enfants s'y font rares. De ceux qui restaient, beaucoup sont partis. Paris les a pris, il en a fait des facteurs, des commis, des instituteurs... La terre seule n'a pu les intéresser, les garder. Tout plutôt que la terre ! Voilà pourquoi les vieilles maisons gardent le silence quand l'Angélus sonne à Bon-Secours.

III. - « INTROÏBO »

Mariannou ! Mariannou !

C'est la voix de M. le Curé... Clopin, clopant, béquillant, trébuchant, Mariannou s'en va vers la porte.

- Maria, c'est demain la Saint-Pierre.

- Jésus, Marie ! Voilà bien six mois, Monsieur le Curé, que je ne pense qu'à cela. Alors c'est demain ?

- Oui demain.

- Demain qu'il sera prêtre, notre petit.

- Oui, demain.

Elle ne trouve plus rien à dire... Là-bas, très loin derrière les coteaux et les collines grises qui dessinent au-dessus de la boucle du Lot comme une couronne comtale, où chaque « pech » est un fleuron... très loin, c'est Cahors. Elle y est allée une fois, quand elle était jeune pour voir passer le chemin de fer. Aujourd'hui, ces voyages ne sont plus pour elle. Quelle joie elle aurait eue de le voir monter à l'autel ! Oui, la joie eût été trop grande ! Mariannou sait bien qu'il faut beaucoup de souffrances pour mériter un prêtre. Allons, encore un sacrifice, encore une privation, ce sera son cadeau de première messe.

- Mariannou, je vous apporterai la communion de grand matin, avant de partir.

- Oui, Monsieur le Curé.

- Puis, voilà un petit livre où vous pourrez suivre les cérémonies de l'ordination.

Elle regarde le petit livre blanc qui a un titre rouge : l'ORDINATION DES PRETRES. Rien que ce titre qu'elle lit à travers ses lunettes de fer la fait trembler.

On commence l'ordination à huit heures, dans la cathédrale.

- Ah ! la cathédrale ! Elle se rappelle : une grande tour, une coupole, et sur le portail, du côté du marché, beaucoup de vieilles statues dont la pierre est devenue noire et qui prient en regardant le ciel. Elle avait trouvé que ces vieux saints priaient mieux que les

plus jeunes, ceux qui ont des statues en couleur à l'intérieur. Quelquefois, quand elle avait trop de chagrin et récitait son rosaire pour se consoler, elle revoyait les vieux saints pensifs et recueillis. Cela lui remettait du calme dans le cœur.

- Tenez, Maria, page 19... tous les ordinands se prosternent, sur les dalles, comme je le fais au Vendredi Saint. On récite sur eux les litanies des Saints, puis Monseigneur leur impose les mains, leur donne l'étole et la chasuble. Un peu après, il leur consacre les mains et leur fait toucher le calice. A partir de ce moment, les nouveaux prêtres vont célébrer la messe avec l'évêque, prononcer avec lui les paroles de la consécration...

Mariannou n'a pas suivi toutes les explications de M. le Curé, elle n'a pas ouvert le livre. Le titre rouge lui suffit : l'ORDINATION DES PRETRES.

Demain matin, Louisou sera prêtre, il dira la messe comme Monsieur le Curé ; il dira pour la première fois : « *Ceci est mon corps* », et puis après, toujours... toujours...

- Je lui imposerai les mains, Maria, avec les autres, après Monseigneur.

M. le Curé est parti. Les pinsons et les moineaux qu'il avait mis en fuite sont revenus du bout du sureau jusqu'à la pierre de la fenêtre, et Mariannou leur a donné un gros épi de maïs menu pour qu'ils soient de la fête.

*

* *

Saint-Pierre et Saint-Paul.

Les quatre cierges brûlent dans leurs chandeliers de cuivre sur le petit autel.

Mariannou a coupé, au fond du jardin, deux hautes branches de « laurière » aux grandes feuilles vertes toutes luisantes de rosée, et une poignée de marguerites à longue tige, poussées dans les marches de l'escalier. Tout cela pour faire honneur au bon Dieu.

M. le Curé a déposé le petit ciboire sur la table.

- Confiteor...

Mariannou se frappe la poitrine, à genoux, sous sa coiffe de dentelles et son fichu à longues franges.

*

* *

Marianou a refermé le petit livre.

Introïbo ad Altare Dei... Les yeux ne sont plus bons, les lettres sont trop petites, surtout aujourd'hui.

Introïbo. Il est huit heures, là-bas, sous le regard des vieux saints qui prient toujours, Louisou s'approche de l'autel, avec une longue robe blanche et des habits d'or.

Introïbo. C'est lui, immobile, étendu sur les dalles comme Jésus, au Jeudi Saint, quand il avait peur et suait du sang, à cause des pécheurs...

Est-ce que Louisou a peur, lui aussi ?

Introïbo. L'évêque, puis M. le Curé, lui ont mis les mains sur le front, comme dans le Missel, quand Notre-Seigneur étend ses mains sur ses apôtres pour leur donner le droit de prêcher sa parole, d'accorder son pardon.

Introïbo. Il a touché le calice d'or, l'hostie blanche sur la patène. L'enfant de chœur agite la clochette... tout le monde est à genoux, la tête inclinée : « Hoc est corpus meum ». C'est la voix de son petit. Elle vient d'ouvrir les cieux profonds, les pôles des mondes se sont pris à trembler ; les esprits d'en haut qu'inondent les splendeurs éternelles ont abaissé la flamme de leurs ailes...

« *Hoc est corpus meum* ». C'est la voix de son petit qui a fait descendre Dieu sur le voile de lin.

Et Mariannou pleure longtemps, longtemps, à genoux, en inclinant la tête.

IV. - LE CENTUPLE

Maman, maman !

Miséricorde ! comme les jambes de Mariannou sont lourdes aujourd'hui ! Comme ses mains tremblent ! Elle s'y est pris à trois fois, pour trouver le loquet de la porte.

- Maman, maman !

Elle est à deux genoux, toute petite, toute menue, la vieille maman, au bout de l'escalier, pour recevoir sa bénédiction et baiser ses mains.

Les jeunes pinsons de l'année, accourus à tire-d'aile, quand la porte s'est ouverte sont tout émus par la haute taille et la forte voix de M. l'Abbé.

Pourtant, il ne parle pas bien fort, maman non plus, M. le Curé non plus. Voilà même qu'ils se taisent tout à fait.

Afin de s'occuper, M. l'Abbé cherche partout un vase assez grand pour le bouquet de clochettes bleues, de campanules pourpres qu'il a cueillies dans le pré.

- Maman, il y en a beaucoup comme cela, le long du ruisseau... Oh ! un bouquet de lauriers ; tu as dû la couper ce matin, il a encore de la rosée. Te rappelles-tu la grosse branche de laurier fleurie, que tu me donnais chaque année pour la procession des Rameaux ? Même tu y suspendais toujours une orange qui me faisait trouver la messe longue... Une année, le rameau était si haut, si lourd, que je faillis décoiffer le Suisse... Tiens, un bouquet de marguerites aussi... Tu as dû les cueillir dans l'escalier... Il ne faut pas les arracher au moins.

Maman regarde, écoute. Est-ce qu'elle pleure, est-ce qu'elle rit. On ne sait pas...

Drelin, din, din.

- Maman, voilà le premier qui sonne à l'église. Es-tu prête ? Nous allons partir.

- Nous, tu dis : nous, mon enfant, tu sais bien que je ne pourrai jamais arriver jusqu'à l'église. J'ai fait ce sacrifice, depuis longtemps, tu m'apporteras la communion.

- Non, non, tout est prévu. Pour aujourd'hui, il faut obéir. Une petite voiture attend en bas, je l'ai amenée de Cahors... C'est moi qui vous descendrai jusque-là, moi qui vous conduirai, moi qui vous porterai jusqu'en haut des degrés de l'église. Vous voulez bien, n'est-ce pas ? Tenez, embrassez-moi, serrez mon cou bien fort. Nous y voilà... En avant, marche ...

Il l'a soulevée comme une plume, à plein bras.

- Vous voyez que je suis fort... Maintenant, en route... C'est ainsi que vous me conduisiez quand j'étais tout petit... n'est-ce pas ? Chacun son tour.

Maman sourit, maman se tait... Elle songe.

Pourquoi est-elle seule de tous les siens, en ce grand jour ? Voilà le cimetière dont les tombes fleuries de mauves et d'asters se pressent autour de l'église. Ils sont tous là... ceux qui, pierre à pierre, bâtirent la maison... pourquoi ne se lèvent-ils pas, pour être à l'honneur, eux qui furent à la peine ?

Mais voici qu'elle entend leur réponse : « Nous sommes là d'une invisible présence, nos âmes vous suivent, vous enveloppent. L'heure qui sonne fait partie de notre récompense... Nous fûmes les lointains semeurs de la moisson d'aujourd'hui... Il faut des pierres en grand nombre pour bâtir une maison ; il faut des générations nombreuses et leur travail multiplié pour faire un prêtre... Rien ne se perd du passé. Le chapelet de l'aïeule, l'obscur labeur de l'ancêtre oublié, les larmes et les agonies, tout est prévu, compté pour la future rançon de l'élu, pour l'auréole posée au front d'une race ».

Drelin, din, din. C'est le « troisième » qui a sonné. Louisou commence la messe.

Mariannou a ouvert son gros paroissien ; puis comme hier, elle l'a refermé, après les premiers mots dont elle a suivi la traduction avec son doigt. *Introibo ad altare Dei*, « je monterai à l'autel du

Seigneur ». C'est lui debout, et si grand, devant l'autel de marbre rouge... vêtu de l'aube blanche et de la chasuble pourpre...

C'est lui, n'est-ce pas elle aussi ? Oui, elle qui monte à l'autel ? Car lui, c'est elle, comme Jésus, c'était Marie ? N'est-il pas son sang, la chair de sa chair ? Ces mains qui vont étreindre l'infini, n'est-ce pas d'un peu d'elle-même que Dieu les pétrit ?

Introïbo !

Désormais, il va donner du pain aux âmes, celui de la parole, celui de l'hostie... N'est-ce pas encore le pain de Mariannou ? Combien de garrigues elle a courues, sous la pluie et la neige, pour lui gagner, sou par sou, son pain, ses livres, ses habits. Tout cela afin qu'un jour il pût prononcer les paroles créatrices : « *Hoc est Corpus meum* ».

Din, din... C'est l'élévation.

Son petit... élève longtemps, longtemps, l'hostie... comme Jésus élevait ses bras sur la croix...

Et voilà que soudain, Mariannou ferme les yeux... Est-ce le geste du prêtre, la pourpre des habits et des marbres qui ont évoqué la vision dont elle tremble tout entière ? Est-ce des bruits de guerre dont l'écho persistant arrive jusqu'au fond des campagnes, ou cette parole de l'Évangile qu'elle vient de lire dans son Missel ? « Si le grain de froment ne meurt pas, il reste seul, mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits ». A l'infini, par-delà les murs de l'église, il lui semble voir monter, monter et s'élargir dans la lumière sanglante des couchants un immense Calvaire. On dirait la France telle que Mariannou l'a vu représentée sur les cartes, avec ses golfes et ses promontoires, ses baies et ses presque îles, et partout, partout, à perte de vue, une forêt de croix se dresse, vers laquelle l'armée des condamnés s'avance. Tous portent, comme le prêtre qui monte à l'autel, la chasuble et le manipule pourpre. Les voici au sommet du Calvaire, hors de la cité d'où leurs frères les ont bannis. De longues tranchées, comme des sillons de froment, sont creusées pour

recevoir les croix. Ceux que la cité reniait, ce sont des soldats étrangers, aux costumes inconnus, coiffés de cimiers et de casques qui les conduisent au supplice. Ils les frappent de soufflets comme ils faisaient pour le Christ, en prononçant des mots qu'on n'entend pas et qui doivent être des insultes.

Et pour qu'ils soient en tout pareils au Christ, on les dépouille de leurs habits, on met sur leurs épaules ainsi qu'à la Passion, une casaque de soldat.

Tous ces prêtres sont vêtus en soldats.

Les croix sont dressées ; des mains et des pieds ouverts, des fronts déchirés, le sang coule emplissant les sillons. La terre est rouge.

C'est fini. Voici que les bourreaux reviennent, et de leurs mains unies, à coups de lance, ouvrent leurs cœurs.

Mais soudain, sous le ciel obscur, des flammes montent dévorant les remparts de la Cité. Les étrangers sont descendus et l'ont surprise en son sommeil. Alors, parmi la foule de ceux qui précédaient les soldats étrangers et jetaient des pierres aux proscrits, plusieurs ont courbé la tête, se frappant la poitrine, tandis que sur les pentes du Calvaire, des légions d'enfant, de jeunes, venaient comme saint Jean, recevoir dans leurs bras les corps suppliciés et ornaient leurs tombes de fleurs nouvelles...

Mariannou passe les mains sur ses yeux. Elle ne comprend pas, mais son cœur se serre et ses doigts tremblent.

Drelin, din, din... « *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi* »... Mariannou se frappe la poitrine, pour elle et pour tous les pauvres pécheurs... Car il faut des bénédictions pour tous... Le bon Dieu est généreux, un jour de première messe... Oui, il faut les bénir tous. Ils sont tant, dans les villages, parmi les vignes, dans les mas et les fermes des plateaux ! tant qui ont oublié leurs âmes et ne songent qu'à leur vin et à leurs froments !

Ils sont tant qui se sont faits persécuteurs du prêtre et de l'Eglise... non par haine, mais par peur ou par ambition. Ils sont tant qui ont mis leur orgueil à s'asservir, à se domestiquer et qui ont pris

des bâtons, comme les valets de Caïphe, des pierres, comme le peuple de Jérusalem, pour insulter le Christ et son prêtre.

Il faut les bénir tous, oui tous, quand même, jusqu'à ceux-là qui, demain, insulteront son fils par les chemins.

Ils ne savent pas, ils ne savent pas ce qu'ils font, ce qu'on leur fait faire.

« *Ecce Agnus Dei* ». Prosternée à son prie-Dieu, les mains jointes sous la nappe blanche, Mariannou a regardé la petite hostie qui vient...

C'est lui, son fils, qui l'élève sur le ciboire d'or ; c'est sa main qui s'avance, et qui tremble, ce sont ses lèvres qui disent à voix basse : « *Corpus Domini nostri Jesu Christi...* » et une immense paix, un fleuve profond de joie sereine a inondé son âme... tandis que son fils lui donnait son Dieu...

Louisou s'est mis à genoux à côté d'elle et ils ont gardé le silence.

V. – « SI LE GRAIN DE FROMENT NE MEURT... »

- Maman, maman, une bonne nouvelle !

Monseigneur me donne pour vicaire à M. le Curé. Je pourrai moi-même t'apporter la Sainte Communion tous les matins.

Elle a accepté cette joie, comme elle avait accepté d'autres souffrances. Dieu fait bien ce qu'il fait.

Chaque matin, M. l'Abbé monte l'escalier pour donner la communion à maman... puis il lui passe la consigne de la journée :

- Maman, c'est Jouannou, le forgeron, qui ne va pas. Il faudrait pourtant le confesser avant qu'il passe. Ce sera dur, c'est un philosophe ; son garçon, qui sait les lettres, lui lit *La Dépêche* tous les jours.

- Bien, un chapelet pour le forgeron.

- Puis, c'est Hosanna, le menuisier, un brave homme qui, après avoir été chantre pendant dix ans, a perdu la religion à Cahors, où il réparait les contrevents de la Préfecture.

- Un chapelet pour Hosanna, le menuisier.

- Après, il y a l'épicier Pruneau, dont le fils est facteur et le gendre cantonnier... Il est du « parti », naturellement : alors, plus de messe depuis dix ans... Un bon diable pourtant, qui porterait la croix, à la procession, si le gouvernement se réconciliait avec les curés.

- Un chapelet pour Pruneau.

- Puis c'est Rouget qui ne me salue pas, parce qu'il veut obtenir une plantation de tabac... C'est Barthas qui crache quand je passe, ou qui me salue d'un « couac », parce qu'il veut faire un instituteur de son cadet... C'est Jeannot qui jure comme un « patarin » pour se donner de l'esprit... et puis, et puis tant d'autres qui n'ont besoin que d'un petit coup d'épaule. Il me faudrait pourtant quelques hommes à Pâques...

- Bien, cela fait dix chapelets, en chiffres ronds.

- Oui, il y a encore cette Mission qu'il faudrait absolument donner. Le gouvernement nous a volé l'argent légué pour cela... Si

le bon Dieu pouvait inspirer à une bonne âme de me donner trois cents francs !

- Et puis ?

- Et puis, il y a ce patronage à créer... si cela continue, nos enfants vaudront bien moins que leurs pères... Il faudrait à tout prix les approcher, leur révéler le prêtre, se les attacher et par là les attacher à Dieu, les défendre contre les sophismes de l'école et du journal : un bon cercle d'études serait si nécessaire !

- Oui, et puis ?

- Et puis, il me faudrait deux écoles libres, une sœur pour les fillettes, un instituteur chrétien pour les garçons... J'ai des cauchemars en songeant à ce que deviendront demain ces petites âmes que je prépare à la première communion. Il suffit d'un orage pour ruiner une récolte, d'une parole, d'un exemple, d'un silence, d'un sourire du maître pour ruiner la foi d'un enfant.

- Allons, tout cela fera bien douze chapelets pour aujourd'hui... Ah ! il n'y a pas de temps à perdre ! Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs.

VI. - LE DÉPART

Cela dure depuis six mois... Sur les vignes en espalier, le muscat rose commence à mûrir. Dans les bas-fonds, où l'ombre est plus dense, sur les causses, où la terre est plus froide, la moisson des blés n'est pas encore terminée.

Un dimanche de juillet, les paysans ont dit, en sortant de l'église : nous ne finirons point la moisson, nous ne verrons pas ici la fin du mois d'août. Ils ont dit cela en regardant le ciel, en prêtant l'oreille, comme ils font à l'approche de l'orage.

Car il y a des coups de tonnerre, depuis des jours et des jours, vers les frontières. Les journaux ont beau dire : « La guerre, comme la religion, a fait son temps, la guerre est sauvage, la guerre est impossible, le monde civilisé la repousse, la culture moderne la réprouve. » Les paysans ont hoché la tête : « Tout ça, c'est des discours. » Et voilà qu'un dimanche matin, en venant à la première messe, ils ont lu une grande affiche blanche, avec des drapeaux tricolores, collée sur le piédestal de la grande croix. Ils se sont assis en silence, sur le mur du ruisseau, sur les degrés du calvaire fleuris de giroflées.

« Mobilisation générale des armées de terre et de mer... »

Comme aux jours de misère, quand la grêle tombe emportant la récolte d'un an, ils attendent, sans parler, que l'évidence ait lentement fait entrer la rude réalité au fond de leurs cerveaux obscurs : « La guerre, la guerre... »

Depuis longtemps on en parlait... on l'annonçait... on l'affirmait... on la niait... Maintenant, c'est la réalité ; oui, maintenant, tandis que les cloches sonnent la messe matinale, la guerre commence, elle a commencé, là-bas, du côté du soleil levant.

Puis les gendarmes sont venus de Luzech pour la réquisition des chevaux ; les réservistes, leur petite valise de carton à la main, sont montés sur la voiture du courrier.

Louisou, la messe finie, a pris son cœur à deux mains.



Pauvre vieille maman ! Le bon Dieu ne les avait rapprochées quelques jours que pour rendre leur sacrifice plus sanglant.

Pourtant, elle n'a pas songé à protester, à se plaindre. Voilà longtemps qu'elle a appris à s'oublier, à se compter pour rien. Oui, elle ne compte pas, mais eux, les autres... tous les pauvres pécheurs dont il portait l'âme dans ses mains, que vont-ils devenir ?...

Il y avait déjà si peu de prêtres ; que sera-ce quand la plupart, les plus jeunes, les plus ardents, seront partis pour l'armée et que beaucoup, peut-être, y seront restés ?...

Mais lui l'a rassurée par des paroles qu'elle a crues sans bien les comprendre.

- Ne craignez rien, petite mère, la guerre sera meilleur missionnaire que les prêtres les meilleurs. La guerre, c'est le calvaire des peuples, le rachat par le sang.

Quelle parole peut rappeler aux âmes leur fin, le rien de la vie et le tout de la mort, avec le tragique réalisme du champ de bataille ?

Les prêtres étaient rares et, cependant, leur parole se perdait si souvent dans le désert ! Qui sait si un rapprochement, une grande réconciliation ne va pas s'opérer, au pied de la Croix, entre le prêtre et la nation ?

On avait voulu nous parquer loin du pays, nous enfermer dans nos sacristies ; et voilà que, par la volonté de ceux qui nous voulaient isolés, nous serons demain fondus dans la substance de la nation au même creuset de souffrance.

Jamais notre présence n'aura été plus affirmée et plus utile. Nous serons devenus cellule vivante de cette armée par laquelle la France va lutter pour la survivance de son nom.

- Pourtant l'Eglise réprovoque leur loi, mon enfant.

- Oui, maman, et un jour tous les esprits droits, conscients du rôle qui nous restait à remplir dans nos paroisses, donneront raison à l'Eglise.

Mais Dieu bâtit ses chefs-d'œuvre sur nos erreurs. L'armée n'est pas, pour une âme de prêtre, un milieu normal. Pourtant, qui sait si, même parmi nous, plusieurs ne sentiront pas, au contact de la

souffrance et de la mort, naître en eux une âme nouvelle, s'éveiller le souvenir un peu effacé de l'Évangile du renoncement ?

Mariannou a courbé la tête et, se parlant à elle-même :

- Ils étaient si peu !

- Oui, maman, mais si le nombre est essentiel, la qualité l'est plus encore.

Une poignée d'apôtres suffit à faire vivre une société. Des légions de prêtres peuvent la laisser périr. Mieux vaut la poignée de sel pur, que la montagne de sel affadi. Celui-ci est foulé aux pieds.

Elle l'a regardé, étonnée, poursuivant la pensée de sa vie.

- Je ne comprends pas très bien, mon enfant, et cela n'est pas nécessaire. Mais Dieu préparerait-il longuement ses ouvriers pour les sacrifier ensuite, à l'heure où les bras manquent pour sa moisson ?

- Dieu ne renonce à rien, maman.

Mais le Christ fut prêtre et sauveur par sa mort plus encore que par sa vie. Et ce fut au lendemain de la Passion que les apôtres entendirent au fond de leur âme l'appel qu'ils n'avaient pas compris jusque-là...

*

* *

M. l'Abbé a pris sa tunique de sergent, et il est parti entre Lignot, l'instituteur, et Noël Mogin, le clerk de notaire.

Ce sont de bonnes têtes « radicales », mais, en l'honneur de l'« Union Sacrée », ils ont pris chacun par une oreille la valise du curé-sergent, - sans lui dire d'ailleurs qu'ils emportaient, tout comme les copains, une petite provision de médailles de la Vierge.

Noël, qui est un bon fieu, - tête un peu légère seulement, - a promis à sa vieille maman de ne jamais perdre le petit sachet de toile qu'elle vient d'attacher à son cou.

- J'y ai mis une médaille de Notre-Dame de l'Île, et une du Sacré-Cœur... celle de ta première communion, tu te souviens, Noël ?

Noël s'est senti tout ému, en se rappelant sa première communion... et, comme maman tournait la tête, il a rapidement baisé le sachet.

L'instituteur Lignot, qui est adjoint à l'école supérieure de Luzech, y a mis plus de formes. Comme sa petite Lucile, qui vient de faire la première communion, était montée sur une chaise pour passer à son cou la chaînette d'argent où est suspendue la médaille d'or, Lignot a détourné la tête, les yeux brouillés :

- Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

Il a dit cela tout bas à sa femme, pour ne pas être entendu de Lucile. Puis, il a mis deux longs, deux sonores baisers sur les joues de la fillette.

- Oui, mon Loulou, on te promet de garder ça, en souvenir de sa petite souris blanche.



VII. - LA-BAS

Des jours et des jours, Mariannou a attendu le message du facteur. Enfin, un matin de septembre, elle a entendu ses souliers ferrés dans l'escalier et sa grosse voix : « Y a quicon, Mariannou »... « il y a quelque chose. »

Elle ouvre l'enveloppe avec son aiguille à tricoter, regarde longtemps l'adresse : « Oui, c'est lui... C'est son écriture, seulement, il a écrit au crayon. »

Elle met une bonne heure à lire et à relire sa lettre.

« Chère petite Maman,

« Cher Monsieur le Curé,

« Je vous écris de Lérouville, un petit village des bords de la Meuse, blotti, comme Saint-Vincent, le long de l'eau, sous de hautes collines. Mais, au lieu de chênes, ce sont des hêtres et des pins qui couvrent les sommets.

« Des tranchées, nous voyons la croix du clocher, derrière les falaises de pierre qui dominant la gare.

« Nos habitations ressemblent à celles des lapins ; ou encore, figurez-vous de longs sillons, comme en font nos laboureurs aux semailles, ou pour « ouvrir » la vigne, mais plus larges, plus profonds, de la hauteur de nos blés mûrs avec, par endroits, un terrier creusé en silo, couvert de rondins de bois et de terre.

« Nous sommes là, ensevelis comme le grain dans le sillon.

« Dimanche dernier, j'ai dit la messe, à la lisière d'un petit bois, à droite des tranchées. Les artilleurs m'avaient dressé là un bel autel en planches et terre battue.

« Les soldats voyaient l'autel de leurs tranchées.

« Après la messe, j'ai apporté la communion à tous ceux qui la désiraient.

« Je vous disais petite mère, que la guerre serait un bon missionnaire. La réalité dépasse mon espérance.

« Oh ! ce n'est pas qu'il n'y ait encore des misères... mais l'approche de la mort, les dangers de la patrie, ont fait naître des

pensées graves chez les plus frivoles. Le respect humain, une forme, et la plus basse, de la lâcheté, qui, si longtemps, tyrannisa nos hommes, va peut-être disparaître.

« La plupart de nos soldats portent ostensiblement, là où l'autorité militaire n'y met pas obstacle, leur médaille de la Vierge, leur scapulaire du Sacré Cœur. On se confesse, on dit son chapelet sans vergogne. Il est vrai que nos méridionaux n'ont pas oublié de « jurer »... L'habitude ! Mais ils s'excusent de bonne grâce, quand je les reprends... et s'ingénient à transformer leur juron favori en « mille boches »... seulement, c'est difficile à dire en patois. Cette bonne volonté durera-t-elle... si la guerre se prolonge ? On s'habitue à tout, même à la mort.

« Dès maintenant, il existe une différence profonde entre les diverses classes réunies ici.

« Les plus jeunes, ceux qui ont approché le prêtre dans les patronages, les œuvres de jeunesse, viennent à nous spontanément, le cœur ouvert, comme à l'ami, au conseiller, au confident-né. Ils nous connaissent, ils savent notre âme.

« Les plus vieux, au contraire, réservistes, territoriaux, n'arrivent pas à se libérer de leurs préjugés - d'autant plus tenaces que leur éducation est plus rudimentaire, leur liberté d'appréciation moins grande.

« Nos pauvres campagnes ont suivi de loin les villes dans l'oubli... Elles les suivront aussi de loin, dans ce mouvement de renaissance religieuse qui, commencé avant la guerre, se poursuit maintenant.

« Tout ce vieux fonds de préjugés, amassés dans ces pauvres cerveaux par la presse antireligieuse, le scandale politique, qui a fait du prêtre l'étranger ou l'ennemi, subsiste en ceux qui n'ont pas appris à nous connaître dans nos œuvres.

« Un fossé existait qui n'a pas été comblé, mais franchi seulement sur un pont de fortune... Ce pont lui-même ne disparaîtra-t-il pas, pour plusieurs, la guerre finie, avec la salutaire impression de crainte qui l'éleva ?

« Vraisemblablement la victoire ne changera rien au fond des choses.

« Toute l'œuvre d'hier sera à reprendre, par un long et méthodique travail de tranchées, semblable à celui de notre guerre. Mais ceux qui nous auront vus de près nous connaîtront mieux, et nous aussi nous saurons mieux par expérience la bonne tactique.

« Elle est dans l'organisation des efforts, elle est à préparer une France nouvelle par un travail profond sur l'âme de l'enfant, du jeune homme. »

Puis d'autres lettres ont suivi :

Dimanche, 27 septembre 1914.

« Petite Maman,

« Monsieur le Curé,

« Je continue à vivre dans l'avenir plus encore que dans le présent. Toutes les expériences de cette guerre me deviennent sujet à méditation.

« Un agrégé de Normale, élève officier, chrétien d'hier et déjà chrétien modèle par sa foi profonde, son zèle, vient souvent s'entretenir avec moi. Ce sont mes heures les meilleures. Nous récitons ensemble le chapelet et commentons un chapitre de l'Imitation ou de l'Évangile.

« Le manque de préparation de cette guerre, tous les jours plus évident, l'universelle improvisation à laquelle nous assistons, lui inspiraient hier de discrètes réflexions, sur une autre guerre...

« Oui, nous aussi, nous avons été surpris par la guerre religieuse.

« Nos ennemis n'étaient pas bien nombreux, mais ils formaient une armée. N'avons-nous pas trop souvent reculé devant les œuvres difficiles... celles qui consistaient à susciter, à organiser, à former pour la conquête une élite de chrétiens ? Mais pour cela il aurait fallu qu'une flamme fût en nous ardente et brillante. Que Dieu l'y allume de plus en plus.

« Une question domine tout le problème religieux et par surcroît tout le problème national : la question sacerdotale. La patrie vaudra ce que valent ses enfants et ses enfants vaudront ce que valent leurs prêtres.

« J'avais offert ma vie pour la France, il est plus logique de l'offrir pour ses prêtres.

« Je te quitte, petite maman. La nuit vient. Les sommets du Camp-des-Romains s'éclairent de brusques lueurs. Tout annonce une action prochaine. Nous sommes prêts. »

9 novembre.

« Bien chère Maman,

« Une bonne nouvelle dont il faut remercier Dieu.

« L'instituteur Lignot et Noël Mogin, le clerc, tous deux sergents dans la compagnie, sont venus plusieurs fois dans mon gourbi pour discuter religion. A la dernière entrevue, Mogin a fini par dire à Lignot :

« Ecoute, nous discutons là pour faire les malins. Ce n'est plus le moment. Nous ferions mieux de prier l'abbé de nous rappeler le catéchisme. Moi je ne voudrais pas mourir comme un chien.

« Moi non plus, a répondu l'instituteur.

« Alors, il n'y a plus qu'à écouter. On fera les difficultés plus tard, s'il en reste, quand on saura.

« C'est ce qu'ils ont fait. Entre deux feux de salve, je le leur ai rappelé les vérités essentielles de la Foi. »

10 novembre.

« Ma chère Maman,

« Le Camp-des-Romains est aux mains de l'ennemi. L'action a été sanglante mais courte. Artillerie lourde, mitrailleuses, munitions, nous faisaient défaut.

« Les canons du fort furent, en quelques heures, réduits au silence par l'artillerie lourde des ennemis,

« Nous n'étions pas assez forts pour empêcher le désastre. Peut-être le serons-nous pour le réparer. Les renforts sont arrivés, et, avec eux, l'ordre d'avancer à tout prix. J'ai béni nos morts, enterrés à la lisière du bois. Que Dieu et Jeanne la Lorraine nous donnent la victoire.

« J'ai entendu la confession de l'instituteur et de Noël, puis à tous deux j'ai donné la communion.

« Les nouveaux contingents n'ont pas la foi des précédents. Les ruines ne sont pas seulement dans les murailles écroulées des villages et des villes détruites.

« Qui nous donnera ce qu'il faudrait pour soulever ces pauvres âmes au-dessus d'elles-mêmes ?

« Des prêtres ne suffisent pas, il faudrait des Saints. »

15 novembre.

« Petite Mère,

« Je suis blessé : une jambe brisée, le bras gauche traversé... Mais, c'est la victoire qui commence. Je me livre à Dieu. La souffrance, la patience, la prière nous restent, pour la rédemption de la France, la transfiguration de son sacerdoce.

« Ton enfant,

« LOUIS ».

VIII. - « MAIS S'IL MEURT, IL PORTE BEAUCOUP DE FRUIT. »

Mariannou s'est mise à genoux devant l'horrible vision de son petit, sanglant, couché sur la paille d'un hangar, traîné des jours et des nuits vers l'hôpital lointain où ses plaies seront soignées par d'autres mains que les siennes.

Elle n'a pas eu un cri de révolte, mais comme elle a compris les paroles que l'Eglise applique à la Mère de Dieu : « L'amertume de ton âme est comme la mer ! » Pendant les premiers jours, elle n'a su que pleurer et dire son chapelet, où seuls les Mystères douloureux revenaient à sa mémoire. C'est comme si une haute vague amère l'eût submergée, ballotée, traînée sur les pointes aiguës d'invisibles rochers.

Puis, elle s'est rappelée la vision de la première messe : cet immense sillon hérissé de croix ; sur ces croix, des prêtres dont le sang ruisselle ainsi que la semence des froments. Dans son missel, elle relit bien souvent une parole de l'Evangile : « Si le grain de froment tombant sur la terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Peu à peu, comme ce soleil d'hiver, qui lui arrive par-dessus les neiges des Garrigues... une lumière s'est faite en elle. Il faut des prêtres, oui, pour consacrer l'hostie, absoudre les consciences, bénir les berceaux et les tombes, enseigner l'Evangile du sacrifice.



Il en faut surtout pour qu'il y ait toujours, dans le monde, de vivants continuateurs du Calvaire. Il ne suffit pas des Christs de bois, ou de pierre, ou de fer, au carrefour des chemins, il faut des Christs de chair, des porteurs de croix vivants. C'est cela surtout que Dieu réclame de ses vrais prêtres. Sa vie avait été orientée vers une vérité imparfaite. Elle sait, par le récit de la Passion, que les prêtres ne manquaient pas en Israël. Ils ne sauvèrent pas la Cité de la ruine.

Et, en attendant les petites cartes qu'il lui envoie de l'hôpital de Nice, elle égrène son chapelet, lentement, à la lumière pauvre des jours d'hiver.

Hier, elle disait : Encore un chapelet pour le charron, qui ne veut pas se rendre ; encore un chapelet pour le forgeron qui fait de la philosophie.

Aujourd'hui, sa prière s'est simplifiée, réduite à une formule : Pour les prêtres, encore et toujours. Que Dieu les multiplie ! Car il y a beaucoup de blé qui se perdra sans eux. Que Dieu les sanctifie pour que leur travail soit utile, leur sacrifice, rédempteur.

*

* *

Elle a tant prié, Mariannou, porté tant de misères, que ses épaules se sont voûtées, cassées.

Il n'y a plus de force que dans ses doigts, et encore sont-ils devenus noueux et secs, comme ces vieux ceps de vigne qu'on a trop souvent taillés.

Son pauvre chapelet lui-même demande grâce, un bon chapelet de buis pourtant, acheté vingt sous, voilà bien des années, à Notre-Dame de l'Ile ; mais tout a une fin.

Mariannou, elle aussi croit sentir sa fin qui vient. Elle fait écrire à Louis par M. le Curé : « Viens, tu me fermeras les yeux. »

Il est arrivé un matin de février, avec un congé de convalescence.

Les chemins sont pleins de neige, et un vent glacé souffle des Combes.

Une béquille a heurté les marches de l'escalier, une béquille s'est traînée sur le plancher de la cuisine.

C'est lui...

Mariannou a joint ses mains, elle l'a regardé les yeux tout voilés. Comme il est pâle ! C'est comme si on lui avait pris tout son sang ; et ses doigts, comme ils sont frêles et blancs ! Elle songe en le serrant dans ses bras, aux Vierges douloureuses qui ont sur leurs genoux un Christ d'albâtre.

Louisou a passé trois mois à Saint-Vincent, oubliant sa souffrance pour consoler celle des autres ; car les larmes se sont multipliées,

Il a revu avec une joie silencieuse, qui lui est le meilleur des remèdes, tous ces coins pleins de sa jeunesse. L'Ilette, que deux ruisseaux entourent de leurs bras, avant de se jeter dans le Lot, en cascades blanches, sur les rochers verts, pleins d'algues et de mousses ; les vieux bouleaux, les trembles d'argent, les hauts peupliers vêtus de lierre, où les merles et les grives ont leur nid... sont de vieilles connaissances, de muets amis. Et voici l'étroite grève de sable, où l'on creusait des trompe-bergers couverts de branches et de feuilles mortes.

Parfois pourtant, malgré la douceur que lui versent les horizons familiers, son cœur est gros.

Ce réveil, cette union des âmes réconciliées par la commune épreuve et le commun dévouement, qui illuminaient les heures les plus obscures de la tranchée, il ne les retrouve plus, loin du front, du moins tels qu'il les rêvait.

Les semeurs d'ivraie ont continué leur tâche, les « salisseurs » de la plume et de la politique, leur œuvre de division.

Et ces esprits frustes de paysans, de laboureurs, livrés par leur faiblesse à la religion du fort et du maître de l'heure, âmes déracinées par la demi-culture de l'école, des traditions de sens et de mesure qui furent la richesse des pères, accueillent comme une

consolation des deuils d'aujourd'hui et une justification des erreurs d'hier, les pires suggestions de l'envie et de la haine.

L'abbé n'a-t-il pas entendu Rouget, qui est marchand de peaux de lapin, proclamer un soir, *La Dépêche de Toulouse* à la main, en face du petit club qui se tient sur le mur du ruisseau, près du grand Calvaire : « C'est les curés qui ont fait la guerre.

« Ah ! si Jaurès vivait encore, tout ça ne serait pas arrivé. Il aurait parlé à l'Allemagne... »

*

* *

Pour secouer l'obsession de ces paroles et d'autres... l'abbé a fait sa promenade favorite au sommet du Corpou.

Les premières primevères épanouissent leurs grappes d'or tout le long du chemin en lacets. Au bout des branches des lilas, les boutons violets commencent à s'ouvrir. En bas, du côté du moulin, le ruisseau débordé fait des lacs clairs sur le vert des prairies.

Tout au sommet de la côte, la croix de fer du Jali élargit ses bras rongés de rouille, noircis par la fumée des cierges des Rogations, par la flamme des feux de la Saint-Jean, que les enfants dressent tout près.

Louis est assis sur le degré de pierre, d'où l'on découvre la grasse presque île de Luzech, où vignes, champs de blé et prairies dessinent, autour du clocheton de la Vierge des mariniers, les carrés d'un damier, s'élèvent en pente douce, jusqu'aux contreforts rocheux de l'antique Uxellodunum dressés, en nid d'aigle, au-dessus du Lot.

Vers la gauche, ce sont les coteaux secs de la Donabouno abrupts, gris de lavandes brûlées par les gelées d'hiver, plantés de rares bouquets de chênes truffiers, qui élargissent l'éventail de leurs branches tordues, sur les ruines des anciens vignobles.

Sur ces pentes ravinées, un travail cyclopéen des générations passées se devine au réseau serré des murailles de pierre sèche bâties pour retenir chaque pied de vigne, chaque pelletée de terre.

- Ce long travail, songe l'abbé, il faudra le reprendre pour arrêter le glissement de la France. Les murailles ruinées, il faudra, pierre à pierre, les relever. Des siècles furent consacrés à défricher cette dure terre ; mais un jour vint où elle paya en or les sueurs dépensées.

Nos générations impatientes, déshabituées des longs labeurs, auront-elles jamais le courage de recommencer ce qui fut fait une fois ?

Les paysans n'ont pas eu ce courage, ils ne l'auront plus... et nous... nous sommes de leur race ; leurs impatiences, leurs éloignements des labeurs ingrats et obscurs sont en nous... Le prêtre, hélas, est pris parmi les hommes et parmi les générations qui vivent.

Faut-il donc s'avouer vaincu, se résigner au lent travail d'érosion qui, peu à peu, emporte les dernières terres... la foi et l'espoir ?

N'y aurait-il pas un moyen d'abrégé les heures, de multiplier par l'infini la somme normale d'une activité humaine ?

*

* *

Un dernier rayon de soleil illuminait la croix élevée là, au confluent des vallées que les brouillards du soir envahissaient, au-dessus des terres avarés et prodigues, conquises puis perdues par les générations passées.

La Croix de Jali s'enveloppa d'une gloire pourpre, comme d'un ruissellement de sang tombé des lointaines nuées.

Peu à peu la vague rouge qui noyait les bras de fer descendit, de muraille en muraille, de croupe en croupe, jusqu'au fond des vallées. Un instant, la terre entière fut baignée d'un baptême de

sang et de feu que les mains élargies du crucifié semblaient verser là-haut, au seuil de la nuit.

Le multiplicateur des énergies, l'abréviateur des heures, le voilà, dit l'abbé, le Christ des hauts-lieux.

Et silencieusement, pour cette terre où reposait la poussière des siens, là-bas, au pied des collines déjà obscures, pour cette terre à laquelle il avait consacré sa vie, il offrit sa mort.

- Je partirai demain.

*

* *

L'abbé a prié longuement, avant d'annoncer la nouvelle à Mariannou.

Le congé de convalescence est terminé.

Il pourrait demander une prolongation, car sa jambe traîne toujours un peu.

Mais il ne le veut pas, et pour convaincre maman, il lui lit une lettre de l'instituteur Lignot : « Voilà deux mois que nous n'avons pas vu d'aumônier, deux mois que nous n'avons pas eu de messe. »

- Vous voyez, petite maman, il faut me laisser partir... et me bénir.

Elle n'a rien objecté, mais tandis qu'il était à genoux devant elle, deux larmes brûlantes sont tombées sur son front.

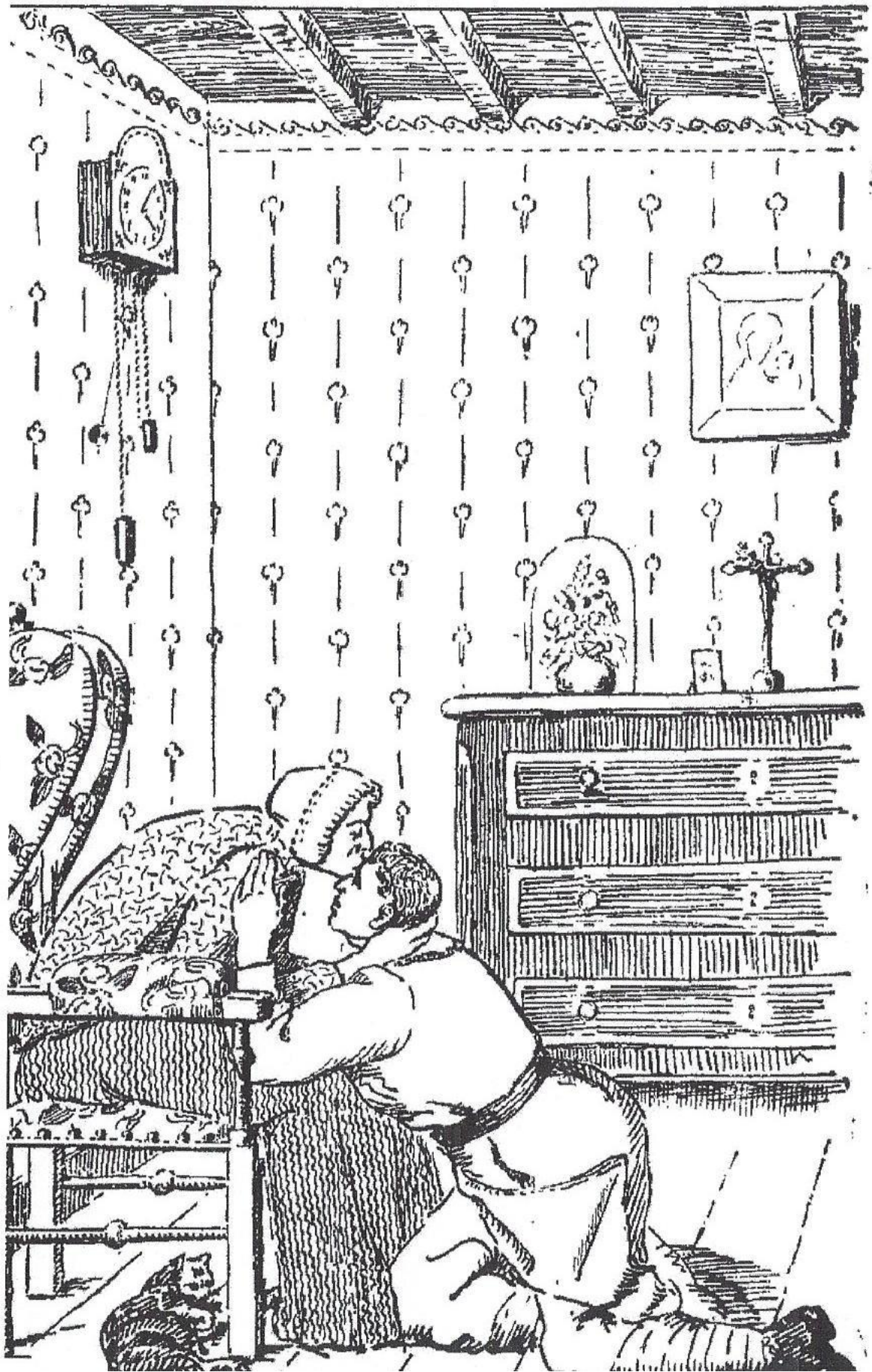
- Mon petit, tu sais mieux que moi où est ton devoir.

Pourtant, quand il a fallu se séparer, un double sanglot leur a déchiré toute l'âme.

- Adieu, maman.

- Mon enfant, c'est mon dernier baiser, nous ne nous reverrons plus que là-haut.

Il a voulu la rassurer, mais n'a trouvé que ces paroles du Pater : « Notre Père, qui êtes aux Cieux, que votre volonté soit faite. »



IX. - LA DERNIÈRE MESSE.

25 septembre 1915.

Par vagues successives, les bataillons français déferlent, s'enfonçant dans la boue blanche du camp de Châlons vers la cuvette de Souain, s'arrêtant couchés sous la rafale de mitraille, se relevant dans un ruissellement d'argile liquide, pour un nouveau bond.

Le capitaine de la 1^{ère}, un fusil à la main, suit la tranchée.

- Mes enfants, voici notre tour. Pour la France et la victoire !

Il est arrivé devant l'abbé :

- Sergent, c'est le moment de faire votre office.

L'abbé passe son fusil à l'instituteur Lignot et, dressé de toute sa haute taille, malgré les balles, au-dessus de la tranchée :

- Mes amis, nous allons charger, peut-être mourir, pour la France, pour Dieu. Vous êtes chrétiens, vous voulez vous battre et, s'il le faut, mourir en chrétiens... Demandez pardon de vos péchés. Je vais vous absoudre. Vous ferez le signe de la Croix en même temps que moi : « *Ego vos absolvo... In nomine Patris...* »

Tous se signent, à genoux, tandis que le prêtre trace sur eux le signe de la Croix.

Quand l'abbé est redescendu dans la tranchée, l'instituteur s'est rapproché les mains tendues.

- Embrassons-nous, je crois que c'est pour la dernière fois... mais tu m'as appris à regarder la mort en face, avec amour. Merci, adieu.

- Et moi, est-ce qu'on m'oublie ? Tu sais, l'abbé, je fais un vœu, si j'en réchappe...

C'est le petit Noël Mogin.

- Viens, fils, et que Dieu te garde, pour sa moisson. Voici les semailles.

Déjà la sonnerie des clairons soulève la charge, couvrant les voix. Les masques sont fixés, des fumées rouges d'éther portées par le vent du nord s'étendent sur la plaine.

Cependant, un mot, toujours le même, clamé par mille poitrines, donne l'élan aux troupes d'assaut, à travers le sol crevé par les obus, labouré par les mines : « En avant ! En avant ! »

A grand coup de cisaille, les sapeurs attaquent les réseaux de fils de fer, sous l'haleine de feu des mitrailleuses.

*

* *

- A moi, l'abbé, je meurs.

Le sergent Lignot, la tempe trouée d'un éclat d'obus vient de tomber.

L'abbé se penche à genoux, soulevant la tête d'où le sang jaillit. Deux mots balbutiés arrivent à ses oreilles.

- Ma fille... mes enfants...

Puis, dans un souffle :

- Pardon... Ciel.

Louis n'a pas eu le temps de prononcer la formule d'une dernière absolution, une balle en plein front l'étend les bras en croix, sur le cadavre de l'instituteur.

*

* *

Non loin de la Suipe, une seule tombe, creusée par un obus, a reçu les deux cadavres.

Une même croix de bois où flotte un drapeau tricolore, devenu tout blanc sous l'ondée des pluies, couvre le prêtre et l'instituteur.

Les paysans qui les ont ensevelis appellent cette tombe la tombe des deux frères, et les petits enfants, la rafale passée, ont cueilli, pour en parer leur croix, des lauriers verts et des rameaux de buis.

X. - « STABAT »

Mariannou a tant pleuré qu'il ne lui reste plus de larmes.

Elle est devenue l'image vivante de la Douleuse qu'on voit debout, à la treizième station du Chemin de la Croix, les yeux au ciel, un cadavre blanc dans les bras,

Elle ne s'est pas révoltée, mais, à travers les sanglots qui secouent la ruine de son pauvre corps, elle a seulement demandé :

- Mon Dieu, pourquoi lui ? Moi, je ne servais à rien, lui était utile.

Puis, peu à peu, de même que le soleil, avant de s'éteindre, envahit le Ciel d'une gloire plus pure, d'une lumière dont l'invisible source paraît sourdre et s'épancher de mondes inconnus, dans cette âme au déclin, épurée à la flamme des souffrances, la foi s'est transfigurée, haussée jusqu'à la contemplation des mystères de Dieu.

*

* *

Elle ne se souvient plus d'elle-même, ni de sa pauvre vie, ni de la mort bénie. De celui même qui n'est plus, le deuil s'est transformé.

Celui qu'elle pleure sans larmes ce n'est pas tant le fils de sa chair que son prêtre, leur prêtre.

La plaie de la chair s'est cicatrisée, celle de l'âme, de jour en jour, s'élargit.

Car ce n'est pas seulement le sien qui va leur manquer, mais des milliers.

De tous, comme s'ils étaient ses fils, elle porte le deuil.

Elle sait qu'ils ne sont pas perdus, que des moissons lèveront de leur sang, mais son bon sens l'avertit qu'il faudra des bras pour cueillir les épis deux fois saints, et le cri douloureux du Christ ne cesse de vibrer dans son âme : « La moisson est abondante, les

ouvriers rares, priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers. »

Prier ! ses chapelets ne suffiront plus à rallumer toutes les lampes éteintes au fond des sanctuaires... Il en faudrait tant, et elle est si lasse, si lasse !

Qui priera avec elle ? Elle rêve d'un torrent d'irrésistibles prières, d'une autre armée, d'une autre mobilisation, celle des suppliants, de mains toutes pures, tendues pour la rédemption de l'âme de la France.

Et un jour, une lumière a traversé son esprit.

Une puissance de salut est là, ignorée, inexploitée. Toutes les énergies ont été mobilisées, toutes les forces de la nation appelées à l'aide, celles des jeunes gens et celles des hommes mûrs, celles des mères et des épouses.

On n'a oublié que la toute-puissance des petits, que la prière des enfants. Et pourtant, c'est à eux que le Christ a réservé ses meilleures promesses, c'est entre leurs mains qu'il déposa les clefs de son royaume. Qui donc se lèvera pour leur dire que la France attend d'eux ce que les grands n'ont pas encore pu lui donner, la victoire, et ce don plus grand que la victoire, la phalange des moissonneurs d'âmes ? Elle a murmuré :

- Seigneur, je ne suis qu'une pauvre vieille. Mes mains n'en peuvent plus, mes lèvres même sont devenues lentes. Que d'autres se lèvent par milliers, que vous écoutez toujours, les petits enfants de France, et qu'à genoux, devant votre hostie, proche de vous, comme jadis, sur les chemins de Palestine, ils vous supplient d'envoyer des ouvriers à vos moissons... Pour cela, que puis-je faire, quel sacrifice, plus riche que tous ceux qu'il vous plut de me demander, pourrai-je offrir !

Elle a cru entendre un mot intérieur qui traversait son âme comme un glaive.

- Accepte de vivre... et la Croisade des enfants sera prêchée.

XI. - « LA CROISADE DES ENFANTS »

- Bonjour, maman Mariannou.

C'est une voix jeune qui appelle. Une jambe de bois fait gémir le plancher vermoulu.

- Bonjour, Noël.

Mogin, le clerc de notaire, est là. A travers le brouillard de ses yeux obscurs, Mariannou entrevoit un grand jeune homme, un beau gars, ma foi, malgré la jambe de bois échangée contre celle qu'il laissa en Champagne.

Parti blond et fluet, l'air des tranchées l'a épanoui, bronzé. Les épaules se sont élargies comme celles des laboureurs qui, dans la vallée du Lot, retournent la charrue d'une seule main.

Deux médailles, la Croix de Guerre et la médaille militaire, font un joli effet sur sa vareuse.

Il vient ainsi, tous les jours, tenir, pendant une heure, la place de l'absent.

- Maman Mariannou, je suis venu vous dire un grand secret... Vous secouez la tête... mais oui, un grand... et qui va vous faire plaisir.

Elle regarde avec indulgence, puis ses yeux s'arrêtent sur la table où reste maintenant perpétuellement érigé le petit autel de la Vierge des Sept-Douleurs. Un livret blanc à titre rouge, l'Ordination des Prêtres est là qui lui rappelle la lugubre vision : des prêtres étendus les bras en croix, la face contre terre, non plus pour le jour de l'Ordination, sur les dalles de la cathédrale, mais là-haut, où elle n'est jamais allée, sur la terre rouge, pour l'immolation de la dernière messe...

Quelle joie pourrait-il lui annoncer ?

Une seule l'émouvrait : savoir qu'un souffle de résurrection a passé sur ces morts, comme, en ces jours d'avril, passe sur la mort des froments, la résurrection du printemps.

Mais Noël a pris le livret blanc.

- Vous me le prêtez, n'est-ce pas, maman ? J'en ai besoin. Mais oui... Allons, voici mon secret.

Il est assis près d'elle, pour qu'elle entende bien ; car les oreilles s'en vont comme les yeux.

- C'est le jour où l'abbé est tombé. Quelques minutes avant l'assaut, je lui ai dit : « Louis, si j'en réchappe, je fais un vœu. »

Il a souri, comprenant. La veille, je lui avais demandé : « Peut-on songer à devenir prêtre, à vingt-huit ans ? »

- Mais oui, a-t-il répondu, pourquoi pas ?

Ce n'était encore qu'une idée qui m'avait traversé l'esprit. Mon vœu je ne l'ai pas fait avant l'assaut, c'est seulement quand j'ai vu Louis tomber, les bras en croix, que la pensée du vœu s'est imposée à moi. Ses dernières paroles se sont présentées à ma pensée comme des ordres, comme un testament auquel je ne pouvais me dérober.

Alors, j'ai fait mon vœu : « Je serai prêtre à sa place. »

Tout cela n'était pas très clair... on n'avait guère le temps de réfléchir. Mais, une fois blessé, pendant toute cette nuit d'agonie passée non loin du corps de Louis, dans la boue d'une tranchée, puis à l'hôpital, j'ai réfléchi. Oui ce vœu, Dieu et Louis l'avaient voulu, et je les bénissais. J'avais voulu ardemment servir la France. Y avait-il un moyen plus excellent ?

Noël s'est arrêté pour regarder Mariannou.

Une vie nouvelle est dans son regard. Un soleil intérieur rayonne de tout son visage. Elle lui a pris les mains :

- Continue, mon enfant.

- Restait une difficulté. Nous ne sommes pas riches, maman Mariannou. Alors, comment faire ? Les livres, les années d'études, la pension du Séminaire... Vous connaissez tous les embarras des pauvres...

Or, voilà qu'un matin, en lisant le *Messager du Cœur de Jésus*, j'ai découvert un petit article : « La Croisade des Enfants et le Séminaire des mutilés de la Guerre. »

On parlait des petits enfants de France qui, après avoir offert leurs prières, leurs sacrifices, leurs communions pour la victoire de

la France, avaient voulu rendre cette victoire durable en lui donnant des prêtres. Et ils avaient thésaurisé leurs petits sous, pour permettre aux soldats blessés ou mutilés, que Dieu appellerait à son service, d'entreprendre leurs études.

J'ai couru chez Monseigneur, aussi vite que me le permettait ma jambe de bois :

- Monseigneur, voulez-vous de moi ?

Il m'a ouvert ses bras.

Et voilà... M. le Curé m'apprend : « *Rosa, la rose* »...

Voulez-vous que je décline jusqu'au bout ?

Je peux emporter le petit livre, n'est-ce pas ?

Mariannou n'a pas répondu ; mais, tandis qu'elle l'embrassait longuement, il a senti deux larmes qui glissaient le long des joues creusées de la vieille maman.

XII. - « INTROÏBO »

En ce matin de Pâques, dont la douceur est pleine de caresses, Mariannou a compris que Dieu se contenterait du sacrifice offert, et qu'enfin il lui faisait l'aumône de la mort.

Dans le demi-sommeil qui l'envahit, depuis les Jours Saints, elle a peine à entendre les cloches de la Résurrection.

Toute la féerie du printemps lui demeure invisible.

Pourtant, les prés jusqu'au ruisseau, jusqu'à l'étang du moulin, se sont vêtus de vert, de neige, de pourpre.

Sous la fenêtre, les fleurs de sureau s'ouvrent peu à peu dans un bruissement d'abeilles butinant le cœur des fleurs ; des pinsons pourchassent les insectes d'or.

Toute cette nature, qu'elle a aimée, comme savent seuls l'aimer les humbles qui ont vécu de la terre, semble se parer pour quelque apothéose.

Mariannou ne voit pas le printemps, dont les doigts ouvrent les pampres des vignes, mais un printemps intérieur l'inonde.

Tandis que l'effroyable tragédie se poursuit sous les murs de Verdun, et que la mort fauche à plein champ, une aube de vie nouvelle déborde sa frêle muraille de chair.

Noël ne la quitte plus guère. Il vient étudier ses leçons à ses pieds.

Et parfois, il l'entend murmurer les paroles mystérieuses d'une conversation intérieure.

- Les lampes seront rallumées au soir de la victoire.
- Les moissons seront rentrées.
- Du sang germeront les épis.
- Dieu donnera des prêtres, car les petits sont à genoux ; les petits donnent leurs petits sous, leurs communions, leurs prières, leurs sacrifices... demain, ils offriront leurs bras.

Comme la première messe de Pâques sonne à l'église de Saint-Vincent, Mariannou appelle Noël :

- Mon enfant, il faut aller demander le bon Dieu pour le Viatique. C'est ma pauvre fin qui vient.

*

* *

M. le Curé lui a donné la provision du chemin, l'hostie dernière.

Assise sur son fauteuil de paille, près de la fenêtre, elle répond aux prières de l'Extrême-Onction et console son petit, son prêtre d'adoption.

- Ne crains rien, je ne m'en vais pas bien loin. Le rejoindre seulement ; puis, nous serons à côté de toi, tous deux, pour travailler. Est-ce qu'on peut se reposer, tant qu'il y a des âmes à sauver, des prêtres à susciter ?

Elle a embrassé son enfant, roulé son chapelet autour de son bras ; puis, dans le silence où on n'entend que le bruit léger du printemps, qui chemine soulevant les écorces et les bourgeons, les battements d'ailes des insectes et des oiseaux, elle a murmuré :

- Me voilà, partons.

Puis ses pensées se sont perdues, elle a semblé parler à quelqu'un dans l'invisible :

- Il y a de la neige dans les Garrigues. Il y a de la neige dans les chemins... Oui, mais il faut des prêtres... Les riches n'en donnent plus assez.

Il faut beaucoup de chapelets. Les âmes coûtent cher. Il n'y a pas de temps à perdre. On paye les âmes avec du sang.

Puis un sanglot a traversé sa voix :

- Il n'y a plus de prêtres !... C'est la nuit partout. Prions, prions, jusqu'à ce que le soleil se lève sur les tombes.

Des prêtres ! des prêtres ! des Saints pour ensemençer et moissonner.

Et comme Noël l'entourait de ses bras :

- Mon fils ! Ah ! le soleil se lève. Tout le ciel de France est plein de soleil.

Voici les étoiles vivantes. Elles viennent, elles viennent, nombreuses comme les grains d'un chapelet. Elles m'appellent ; elles disent merci. Je les reconnais : mes âmes ! mes prêtres ! Ils sont tous là. Allons travailler ensemble.

Elle s'est levée toute droite, redressant ses vieilles épaules, a ouvert ses bras tout grands comme le prêtre qui monte à l'autel ; elle a murmuré, les yeux au ciel où perce un rayon de soleil, ainsi qu'un reflet d'ostensoir :

- « *Introibo ad Altare Dei* »².

Puis, ses mains sont retombées, ses lèvres se sont fermées, mais Dieu, au ciel, les a rouvertes pour l'Eternité.

² « *Je monterai à l'autel du Seigneur* ».